



Une femme conduisant le culte au III^e siècle (catacombe de Rome)

«François parmi les loups» de Marco POLITI , pages 109 à 124

Les paroisses cachées

Huit heures de train séparent le Vatican d'**Effretikon, dans le canton de Zurich**. Il suffirait à François de partir de la gare située dans la cité du Vatican (aujourd'hui transformée en un centre commercial exclusif) pour se retrouver dans une réalité à des années-lumière de ce qu'imaginent les prélats du palais apostolique. **À Effretikon, le curé catholique est une femme**. Elle ne peut pas tout faire, certes, mais c'est elle qui est en charge des âmes.

Ce village composé de maisons modernes entourées de bois compte **15 000 habitants**. En descendant du train, on trouve le restaurant Stazione, le bar Aida, la pizzeria Pomodoro, la boucherie Tosoni. Une femme musulmane enceinte suit le tricycle de sa petite fille aux cheveux clairs.

Il y a deux églises : le temple protestant et la paroisse catholique Saint-Martin. Bâtie en 1982, celle-ci est ultramoderne. Des murs entièrement blancs, une petite tour avec des rayures de ciment. Le presbytère ressemble à un centre social : salle de réunion, bureaux, panneaux d'affichage, étagères, machine à café. Beaucoup de fenêtres, beaucoup de lumière, une atmosphère accueillante.

C'est là qu'officie **Monika Schmid**, née en 1957, jean noir, pull noir, un fil d'or au cou, un simple anneau au doigt, les cheveux châtain tirant vers le blond, coupés au bol comme tant de femmes nordiques qui semblent passer sans transition de l'adolescence à l'âge adulte. Cette femme, qui suit six mille paroissiens catholiques, est *Gemeindeleiterin*. Traduction : **guide de la paroisse**. Bien que communément employé dans les pays germanophones, le titre ne plaît pas à l'évêque. En réalité, il ne plaît pas au Vatican, qui au cours des dernières décennies a tenté de faire barrage à ce phénomène — qu'il a pourtant autorisé. C'est le terme «guider» qui dérange l'évêque et le Vatican. Il sera sans doute remplacé par le plus bureaucratique «chargé(e) de paroisse».

Mais changer le mot ne change rien au fond. Monika Schmid a étudié la pédagogie religieuse et la théologie à Luzerne et à Salzbourg. À présent, elle suit un cours de théologie spirituelle interreligieuse sur les liens entre la mystique juive et l'islam. Arrivée en tant qu'assistante pastorale, elle a endossé en 2001 la direction de la paroisse par intérim, puis a obtenu **un mandat canonique**. Ce document lui confie officiellement la paroisse, bien que le **titulaire formel reste- un prêtre -**

sauf qu'il n'y a pas de prêtre. Dans le diocèse dont fait partie Effretikon, sur une quarantaine de paroisses les deux tiers sont gérées par des laïcs.

Malgré cela, l'évêque de l'époque, Amadeus Grab, ne voulait pas qu'une femme guide les fidèles. « Quand il est venu discuter la question, les paroissiens lui ont répété en boucle qu'ils me voulaient, moi, raconte Monika Schmid. Au bout de trois quarts d'heure, l'évêque a répondu qu'il ne désirait pas aller à l'encontre de leur souhait. De plus, historiquement, en **Suisse c'est la communauté paroissiale qui engage son curé.** »

De même que dans d'autres pays, ici la crise des vocations est grave. Comme en Italie, les évêques ont créé ce qu'on appelle les unités pastorales : un regroupement de paroisses est confié à une petite équipe de prêtres, de laïcs et de religieuses. Ce système consomme les énergies des rares curés, qui doivent sans répit courir d'une paroisse à l'autre pour célébrer les messes et assurer les confessions. Cette solution masque la crise sans la résoudre : « Les prêtres des environs ont quatre-vingt-douze, quatre-vingt-onze et quatre-vingt-sept ans, raconte Monika Schmid. Grâce à des connaissances certains prêtres viennent célébrer la messe deux fois par mois et pour les fêtes de Pâques et de Noël. » **Les deux cent cinquante jours restants, le curé, c'est elle.**

Le dimanche, vêtue de blanc et d'une étole aux couleurs liturgiques, elle mène la procession d'entrée, suivie par cinq enfants de chœur (trente pendant les fêtes) et elle va à l'autel pour célébrer la « liturgie de la parole ». La première partie de la cérémonie est comme une messe normale. Les fidèles font les lectures, Monika et l'assistante paroissiale - une femme encore - alternent pour la lecture des Évangiles et le sermon. « **Je prêche aussi quand c'est le prêtre qui célèbre la messe,** mais l'évêque actuel, Mgr Huonder, veut l'interdire. »

Dans la liturgie de la parole, **il ne manque que la consécration.** En revanche, Monika va au ciboire, prend les hosties consacrées et les distribue aux fidèles devant l'autel. La cérémonie se termine de la même manière que celles menées par les prêtres. Le Notre-Père, le signe de la paix... « Je célèbre également les baptêmes, ajoute Monika. C'est un sacrement, l'évêque cas d'urgence n'importe quel chrétien peut l'administrer, et nous avons l'autorisation l'évêque. Je célèbre les enterrements, Je me charge des liturgies dans les maisons de retraite de l'heure de catéchisme et de la formation des adultes. » La confession ne peut être menée par un laïc, mais comme peut pas répondre à un fidèle angoissé ou pris d'un doute de repasser d'ici quelques semaines, quand le prêtre sera là, comme dans un dispensaire, elle dirige également ce qu'on appelle les entretiens pastoraux. « Nous donnons des conseils, nous charge des liturgies dans les maisons de retraite, aidons les personnes en difficulté. Je donne toujours l'adresse d'un prêtre avec une rendez-vous. Il m'arrive de suggérer une thérapie de couple, car les crises conjugales sont un thème récurrent. Mais les gens ont besoin de parler, parfois ils disent : "C'est comme si je voulais me confesser" Alors je réponds : "Vous voulez prier?" Nous pouvons réciter ensemble le *Kyrie eleison*, je leur dis qu'ils sont acceptés par Dieu et qu'ils ont bien fait de déposer devant le Seigneur ce qu'ils avaient en eux. Cela équivaut presque à une confession, et l'évêque ne voit pas cela d'un bon œil. »

Ce qui angoisse les fidèles, ce sont les « tensions dans les rapports couples, les mères qui se trouvent trop colériques, la difficulté à *accepter la mort d'un conjoint, le sentiment d'inadéquation, la peur de ne pas réussir* ». *Cela me rappelle l'hôpital de campagne dont parle le pape François quand il évoque la tâche première de l'Église. Aider sans demander de prise de sang ni de carte d'identité. Il est peu courant de rencontrer le sens classique du péché chez les fidèles d'aujourd'hui.*

*La paroisse est principalement gérée par des femmes. Outre Monika, une assistante pastorale et une enseignante religieuse y travaillent. Sont également présentes une employée administrative et une animatrice sociale pour les projets d'été. Le seul homme investi de responsabilités est un laïc. Il y a aussi le directeur du chœur d'origine sarde, Stefano Lai. Les fidèles sont contents. Des questions que le reste de l'Église considère encore comme des problèmes épineux - par exemple le rapport avec les couples de même sexe - sont déjà résolues en silence dans bien des paroisses suisses. Monika Schmid évite le sujet, mais il est de notoriété publique que **dans de nombreuses villes prêtres et laïcs chargés de guider une paroisse bénissent discrètement des couples homosexuels devant l'autel.***

*Rome est loin, tout comme la lenteur avec laquelle l'Église a affronté la question des femmes pendant les cinquante dernières années. En 1965, la constitution pastorale **Gaudium et Spes** du concile de Vatican II fut le premier signe d'une prise de conscience. Les pères conciliaires considérèrent comme un signe du temps la liberté des femmes à décider de*

leur mode de vie et l'accès à «une éducation et une culture égales à celles que l'on reconnaît à l'homme». Les femmes, soulignait le document, «revendiquent, là où elles ne l'ont pas encore obtenue, la parité avec les hommes, non seulement de droit mais de fait».

Pour la première fois, Paul VI admit aux débats conciliaires vingt trois femmes «auditrices», treize laïques et dix religieuses. Depuis, on assiste à une expansion progressive de la présence féminine pour l'animation éducative et catéchistique dans les paroisses ri, à l'étranger, jusqu'à la direction de commissions au niveau du diocèse Mais dans les instances supérieures, là où se prennent les décisions, **l'Église reste masculine**. L'accès aux sacrements de diacre et de prêtre reste systématiquement interdit aux fidèles de sexe féminin.

Jean-Paul II était un ardent partisan du «génie féminin». Il jugeait propre à la femme le charisme de la confiance. En effet,

Dieu «lui confie l'homme [...] même dans les conditions de discrimination sociale où elle peut se trouver». Dans la lettre apostolique **Mulieris dignitatem** de 1988, le pape Wojtyla mettait en relief le rôle actif et important qu'eurent les femmes dans l'organisation des premières communautés chrétiennes puis, au fil des siècles, dans la transmission de la foi grâce aux martyres, aux saintes, aux vierges, aux mères de famille. Il affirmait que le génie féminin devait s'exercer à travers « la sensibilité pour l'homme en toutes circonstances, parce que c'est un homme!»

Dans le document **Ordinatio sacerdotalis** de 1994, le pape polonais répétait cependant de manière solennelle : «Afin qu'il ne subsiste aucun doute sur une question de grande importance qui concerne la constitution divine elle-même de l'Église, je déclare, en vertu de ma mission de confirmer mes frères, que l'Église n'a en aucune manière le pouvoir de conférer l'ordination sacerdotale à des femmes. »

Wojtyla était tenté de donner à son veto le sceau de l'infaillibilité papale. Le cardinal Ratzinger l'en a dissuadé, lui suggérant une formule à peine atténuée: «Je déclare que [...] «cette position doit être définitivement tenue par tous les fidèles de l'Église

Dix ans plus tard, dans une **Lettre aux évêques sur la collaboration, l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde**, le cardinal Ratzinger proclamait la nécessité que les femmes «aient accès à des postes de responsabilité, qui leur offrent la possibilité d'inspirer la politique des nations». Cependant, sur le plan ecclésiastique, Ratzinger comme Wojtyla ont toujours confiné le rôle des femmes à 'image de celui tenu par Marie de Nazareth. Wojtyla affirme que le fait que Marie n'ait pas reçu la mission des apôtres ni le ministère sacerdotal prouve que la non-admission des femmes à l'ordination sacerdotale n'est pas une discrimination, mais «l'observance fidèle d'une disposition qu'il faut attribuer à la sagesse du Seigneur de l'univers». Ratzinger renchérit: «Le fait que l'ordination sacerdotale soit exclusivement réservée aux hommes n'empêche absolument pas les femmes d'accéder au cœur de la vie chrétienne. »

Le refrain du Vatican a toujours été que **le sacerdoce n'est pas un pouvoir, mais un service**. Si tel est le cas, répliquent de nombreux théologiens et théologiennes, il ne peut qu'être ouvert à tous et à toutes. La théologienne Lilia Sebastini remarque que tant que les femmes seront exclues du diaconat et du sacerdoce uniquement sur la base de leur sexe, elles le seront «inévitablement de toute fonction de gouvernement et de magistère» et auront donc peu d'influence, quelle que soit leur importance par ailleurs. «Elles seront ignorables. »

À la curie, seules deux femmes occupent un poste de direction : sœur Nicoletta Spezzati, sous-secrétaire de la Congrégation pour les Religieux, et Mme Flaminia Giovanelli, sous-secrétaire du Conseil Justice et Paix. Benoît XVI a révélé l'obstacle qui se dressera tant que prévaudra la vision traditionnelle : «Selon le droit canonique, le **pouvoir de prendre des décisions juridiquement contraignantes est lié à l'Ordre sacré.** »

Le pape **François a ouvert une brèche**. Quelques mois après son élection, il a envoyé un signal précis : «Il est nécessaire d'agrandir les espaces pour une présence féminine plus incisive dans l'Église. [...] Le génie féminin est nécessaire là où se prennent les décisions importantes.» **Il faut réfléchir, dit-il, au rôle de la femme «aussi là où s'exerce l'autorité dans les différents domaines de l'Église** Aucun pape n'avait jamais exprimé une telle idée.

Le cardinal Kasper estime que l'on peut parvenir à une plus grande participation féminine aux synodes épiscopaux et ne doute pas que, à l'avenir, les femmes puissent être amenées à diriger les conseils pontificaux pour les laïcs, la famille, la culture, les communications sociales et la nouvelle évangélisation.

L'Église qu'imagine le pape argentin est nettement féminine un thème sur lequel il revient souvent. «Je souffre - je dis la vérité— quand je vois dans l'Église ou dans certaines organisations ecclésiales que le rôle de service - que

nous avons tous et que nous devons tous avoir —, que **le rôle de service de la femme glisse** vers un **rôle de servidumbre** [servitude].» Le mot est dur. Célébrant le vingt-cinquième anniversaire de la *Mulieris dignitatem* lors d'un symposium international auquel participaient plus d'une centaine de femmes membres d'associations catholiques de vingt-cinq pays, François dénonce sans équivoque la situation: «Quand je vois des femmes qui font des choses de *servidumbre*, c'est que ce que doit faire une femme n'est pas bien compris.» La question de la présence des femmes dans l'Église et de sa revalorisation lui tient beaucoup à cœur. Il le dit ouvertement : la femme est indispensable pour l'Église, et «l'Église ne peut pas être elle-même sans les femmes et le rôle qu'elles jouent».

Mais on ne touche pas à la question du sacerdoce féminin.

Elle est fermée, cette porte», dit-il en référence à Jean-Paul II, manifestant une certaine contrariété à l'encontre de l'idéologie du pouvoir féminin, qu'il appelle «**machisme en jupe**».

François s'apprête à parcourir un sentier escarpé. La nomination de femmes à des postes décisionnaires non seulement rencontrera une opposition sourde de la part des conservateurs de l'appareil ecclésiastique, mais aussi l'exposera aux critiques de théologiennes qui demandent une égalité totale et ne trouvent plus justifiable la discrimination du sacerdoce. «On ne peut comprendre une Église sans femmes actives », telle est sa stratégie. Mais son affirmation selon laquelle «nous n'avons pas encore fait une profonde théologie de la femme (...) Il faut (la) faire» a provoqué des réactions mitigées.

En novembre 2013, les participantes à une rencontre internationale ont émis des doutes. «Je ne suis pas sûre de la nécessité d'une théologie de la femme, encore moins écrite par des hommes », déclare Marti Jewell de l'université de Dallas, ajoutant que «personne ne parle d'une théologie des hommes». Vicki Thorn, fondatrice du Projet Rachel, un programme de réconciliation et de guérison post avortement pour hommes et femmes, résume : «**On continue à parler des femmes comme si on venait de les inventer.** »

Son observation est pertinente. D'un point de vue historique, l'Église catholique sort tout juste d'une **structure mentale patriarcale, exclusivement masculine**, dont l'appareil hiérarchique est encore profondément imprégné. Il y a quelques années, la publication d'un insert sur la question féminine dans *L'Osservatore Romano* a suscité dans certains secteurs de la curie ricanements et plaisanteries, comme s'il s'agissait d'une page contenant des conseils de cuisine et de jardinage.

En 1981 déjà, le cardinal Carlo Maria Martini soulevait à un congrès du diocèse de Milan des interrogations restées sans réponse : « Pourquoi identifier l'image de Dieu à celle qui a été transmise par une culture machiste? se demande la femme. Quelles indications pour un langage global, y compris liturgique, qui n'exclue pas les femmes de son élaboration ? Pourquoi des réponses si peu adaptées à la question de la valorisation du corps, de l'amour physique-, des problèmes de la **maternité responsable**? Pourquoi la présence pourtant forte des femmes dans l'Église n'est-elle pas inscrite dans ses structures?» Giancarla Codrignani, essayiste catholique et ancienne parlementaire, a adressé cette intervention de Martini ; au pape François.

Ivone Gebara, religieuse brésilienne appartenant aux Sœurs de Notre-Dame, rectrice pendant vingt ans de l'institut théologique de Recife et longtemps active dans les favelas, représente la voix la plus vive de la théologie catholique féministe en Amérique latine

Un 1995, la Congrégation pour la Doctrine de la foi lui a imposé une sanction de deux ans de silence : interdiction d'enseigner, de publier, de parler en public et d'accorder des interviews.

«Comment le pape François peut-il simplement ignorer la force du mouvement féministe et son expression à travers la théologie catholique féministe depuis plus de trente, quarante ans?» s'interroge la sœur, aujourd'hui âgée de soixante-dix ans. Sœur Gebara rappelle que, dans les principales facultés de théologie, quantité de textes rédigés par des auteurs féminins ne figurent pas dans le corpus étudié par les futurs prêtres et ne contribuent donc pas à leur formation. «Les autorités de l'Église ne leur ont pas donné droit de cité, car **la production intellectuelle des femmes est encore considérée comme inadaptée par la rationalité théologique masculine.**» Ce n'est pas la seule raison. La théologie féminine apparaît comme une menace pour le pouvoir masculin dominant dans les Églises».

Encouragée par la volonté d'ouverture plusieurs fois manifestée par François, une partie du laïcath féminin tente de nouvelles voies. A l'automne 2013, un groupe de théologiennes et de théologiens européens et américains a publié un appel pour la **nomination de femmes cardinaux**, au motif que jusqu'à la fin du XIX siècle la charge de cardinal pouvait également être confiée à des laïcs : le pape pourrait abroger l'actuelle

norme canonique qui exige l'ordination sacerdotale pour faire partie du collège des cardinaux. L'idée avait déjà été proposée en 2011 par la revue des jésuites américains *America*, puis relancée après les six premiers mois du pontificat de Bergoglio par l'éditorialiste de *L'Osservatore Romano*

Lucetta Scaraffia : «Ce serait une révolution capable d'ébranler la position de méfiance et de désintérêt qu'une grande partie du clergé adopte face aux femmes, religieuses ou laïques.» Cette historienne catholique, à l'origine de l'insert dans *L'Osservatore Romano* sur les problématiques de la femme, reconnaît que les encouragements de Jean Paul et de Benoît XVI à tenir compte de la présence des femmes dans l'Église «ont porté des fruits modestes».

Il est paradoxal que dans les organismes du Vatican dédiés aux ordres religieux, aux laïcs, à la famille et à la santé - des dimensions où la présence féminine est prépondérante —, **les femmes soient totalement absentes des postes de direction**. C'est sans doute dans ce domaine que François se promet d'intervenir en plaçant des femmes à des rôles directeurs. En revanche, l'hypothèse de cardinaux féminins est rejetée par Maradiaga, coordinateur du conseil des cardinaux au service du pape : « Une femme cardinal ? Je ne crois pas. Il ne faut pas cléricaiser le rôle des femmes dans l'Église. Les valoriser davantage, si. »

Les valoriser, mais comment ? **Maria Vocé**, présidente du mouvement des **Focolari**, suggère d'intégrer systématiquement des femmes dans les «organismes de consultation, de réflexion et de décision qui se développent dans la nouvelle Église». **Elle juge souhaitable qu'un conseil laïc — composé d'hommes et de femmes - épaulé le conseil des huit cardinaux qui entoure le pape**. À l'avenir, pense-t-elle, il serait opportun que les réunions préparatoires du conclave soient ouvertes, outre aux cardinaux, à des personnalités laïques des deux sexes qui «jouent un rôle dans l'Église et peuvent par leur expérience apporter leur contribution». La présidente des Focolari ne juge pas «insurmontable» le problème du sacerdoce féminin et estime «possible» que, à l'avenir, les portes du conclave s'ouvrent aux supérieurs d'ordres religieux et aux présidents d'associations catholiques pour que l'élection des papes devienne «plus collégiale».

Tandis que ce débat marquait la première année du pontificat de François, **l'Église anglicane d'Angleterre autorisait lors du synode du 20 novembre 2013 l'accès des femmes à l'épiscopat**. Pratiquement à **l'unanimité** : 378 votes pour, 8 contre et 25 abstentions. **Vingt et ans plus tôt, elle avait ouvert l'accès des femmes à la fonction de prêtre**.

À Effretikon, Monika Schmid, la guide de la petite paroisse suisse, m'a dit que si un jour elle demandait aux fidèles s'ils voulaient une femme prêtre, les trois quarts répondraient oui. Les jeunes en particulier ne comprennent pas cette exclusion. Si elle pouvait parler à François, elle lui dirait : «Écoutez les femmes et écarter la fable insoutenable selon laquelle des raisons théologiques empêchent le sacerdoce féminin.» Son rêve est que, quand elle sera à la retraite, le Vatican ouvre au moins le diaconat aux femmes. Quand François a été élu, Monika a éprouvé une grande satisfaction, «mais le fossé entre les gens et l'institution est grand. Je voudrais une audience, même publique, pour lui dire comment nous vivons à la base».

Le point nodal est la crise du clergé. La paroisse a été la grande invention du christianisme : un territoire, un peuple de fidèles, un guide spirituel à leur contact immédiat. Cette structure, qui a soutenu pendant des siècles le tissu du catholicisme, est en train «de s'effriter à cause d'un manque dramatique de vocations. Aux États-Unis et en Europe du Nord, on vend des églises. Dans tous les pays développés, les paroisses se regroupent et le lien entre prêtre et la communauté se distend. Dans le tiers-monde, de nombreuses paroisses sont tellement tellement vastes et dispersées que les ouailles ne voient pas un prêtre pendant plusieurs mois. Dans la perspective de cette la question du sacerdoce féminin change de physionomie. Si dans les années 1970 elle était surtout perçue comme un problème de parité et que c'est encore partiellement le cas au XXI^e siècle, du point de vue de la survie de la structure territoriale de l'institution ecclésiastique, l'approche est totalement différente. Il ne s'agit plus seulement d'une question subjective : le problème objectif concerne la manière de structurer la communauté chrétienne du futur.

Tandis que, à Rome, **les deux derniers pontificats ont mis des obstacles à ce que les femmes et les laïcs jouent un rôle de guide dans les paroisses**, ces mêmes ressources vont en s'amenuisant. De ce point de vue, l'Allemagne a toujours été un laboratoire d'avant-garde dans le monde catholique. Depuis quelques années, on enregistre une baisse quantitative et qualitative dans le recrutement de nouveaux «assistants pastoraux» laïcs. Les prêtres manquent toujours, et les laïcs prêts à assumer le poids des responsabilités pastorales commencent aussi à se faire plus rares. C'est également le cas parmi les femmes. En Suisse, où les paroisses font venir des diplômées

en théologie d'Allemagne, « on rencontre des difficultés à trouver une assistante pastorale, il n'y a plus autant de choix qu'il y a trente ans, explique Monika Schmid. On trouve des gens avec une formation médiocre. De mon temps, à l'université de Lugano, nous étions un bon groupe de femmes passionnées de théologie féministe. [...] On lisait des livres, on discutait des textes, on faisait de la recherche biblique. Aujourd'hui, on ne voit que les bigotes. »

Un fait avéré est la désertion des ordres féminins, épine dorsale de l'organisation ecclésiastique dans le monde entier. Le nombre de bonnes sœurs et de consacrées diminue rapidement. En 2001, on comptait 792 317 professions, contre 713 206 en 2011 : une saignée que ne compense pas l'augmentation des vocations enregistrée en Afrique et en Asie. Au mieux, on assiste à un déplacement de l'Occident vers le tiers-monde. Une religieuse sur trois vient d'Afrique et d'Asie, ce qui pousse de nombreux ordres religieux à faire venir des sœurs du tiers-monde pour raviver les institutions européennes. Une «traite des novices» que critique François.

Le pontificat de Bergoglio tend vers le changement, mais personne ne peut prédire la forme que celui-ci adoptera. Benoît XVI a laissé au pape argentin l'héritage empoisonné d'un conflit avec la principale et la plus nombreuse organisation de sœurs des États-Unis, la Leadership Conférence of Women Religious (LCWR). Ces religieuses sont dans le collimateur du Vatican depuis plus de dix ans pour leur attitude critique sur la question de l'exclusivité du sacerdoce masculin, pour leurs positions sur l'avortement, l'homosexualité, la contraception et en ce qui concerne la suprématie de l'Église catholique sur les autres confessions chrétiennes.

En 2012, sous le règne du pape Ratzinger, le Saint-Office publie un rapport très dur sur la LCWR, l'accusant de faire preuve de «féminisme radical», d'imprécisions doctrinales, d'avoir perdu le sens de l'Église, de tenir des positions incompatibles en matière de sexualité et de risquer «de distordre la foi en Jésus et en notre Père aimant». La Congrégation pour la Doctrine de la foi décide de nommer un délégué avec un mandat de cinq ans pour réviser les statuts de l'organisation des sœurs américaines, contrôler ses initiatives et ses publications afin de les mettre au diapason de «renseignement de l'Église et de sa discipline». Le Vatican réclame en outre une refonte de ses programmes de formation. Les intervenants aux événements organisés par la LCWR devront être approuvés par un délégué du Vatican. Il s'agit d'un téléguidage en bonne et due forme.

Les religieuses répliquent qu'il s'agit d'accusations «sans fondement [et] potentiellement destructrices pour la poursuite de [leur] mission». Depuis, les négociations s'éternisent entre le délégué du Vatican, l'archevêque Peter Sartain, et les instances de l'association.

Le point de vue des sœurs - exprimé par leur ancienne présidente, sœur Pat Farrell - est qu'en matière de sexualité «l'enseignement et l'interprétation de la doctrine ne peuvent rester statiques. [...]

Il faut reformuler sans cesse à partir de quelques principes fondamentaux. En tant que religieuses, nous sommes quotidiennement en contact avec des femmes qui vivent en marge de la société. [...]

La hiérarchie ne doit pas passer ses journées parmi les sans-abri, mais les religieuses, si».

La procédure engagée contre les sœurs reste ouverte. Après son élection, le pape François a rencontré le préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, Gerhard Müller, avant de confirmer les directives données en son temps par Benoît XVI. Il a signifié à la nouvelle présidente des religieuses, Florence Deacon, qu'«il n'est pas possible qu'un religieux ou une religieuse ne se sente pas un avec l'Église», ce qui exige «fidélité à [ses] enseignements». Mais le conflit entre le Vatican et l'organisation, qui représente 80% des près de 57000 religieuses des États-Unis, se concilie mal avec le style du pape argentin. Sur la question de l'homosexualité et de l'avortement, les religieuses américaines ont adopté une approche non pas idéologico-doctrinale mais pastorale qui ressemble bien plus à l'attitude de François qu'aux positions rigides de Ratzinger. Il reste donc un nœud complexe à démêler.

S'attaquer au fond du problème du rôle des femmes dans l'Église constitue une étape fondamentale pour le pontificat de Bergoglio. La structure ecclésiastique centrée sur la prévalence du clergé masculin s'effrite lentement. A l'aube du troisième millénaire, la question qui se pose à l'Église catholique est de savoir quelle sera la physionomie des **communautés de croyants du futur. Seront-elles encore fortement institutionnalisées ?** Deviendront-elles plus fluides ? Ou bien trouvera-t-on une forme d'organisation qui conjugue les liens nécessaires à l'unité et une flexibilité des expériences ?

En traversant le Tibre un dimanche, le pape François pourrait assister à une messe peu ordinaire dans une baraque de la via Ostiense. L'autel est une table couverte d'une nappe brodée, montée sur roulettes pour pouvoir être déplacée. Un bouquet de fleurs et une petite croix en bois sont posés au milieu. A côté se dresse un petit drapeau

de la paix aux couleurs de l'arc-en-ciel. Deux calices de vin paillé et deux corbeilles de pain sont prêts pour la cérémonie. La lumière du jour entre par les grandes fenêtres du fond. Un jeune barbu accorde sa guitare et entonne : «Jésus est venu pour être avec nous... Alléluia... Il nous ôtera toute peur.» Une femme vêtue d'un pull s'approche de l'autel pour lire l'acte de pénitence. Une femme en manteau fait la lecture d'un texte d'Isaïe, une autre, en veste de laine, celle de l'épître de Paul aux Corinthiens. Une femme portant un coupe-vent vient proclamer l'Évangile.

Depuis les années 1970, le 152 via Ostiense est le siège de la communauté de Saint-Paul, formée après la destitution de l'ancien abbé-évêque du vieux monastère Saint-Paul-hors les-murs, Giovanni Franzoni, pour avoir dénoncé la responsabilité de la hiérarchie ecclésiastique dans les spéculations immobilières à Rome.

Les murs de cet ancien hangar sont peints en blanc, sauf un où figure un trompe-l'œil représentant un vieil immeuble romain.

Je vois une statue de femme qui soutient un cache-radiateur et le profil de certaines colonnes. Plus loin est affiché un manifeste de Mgr Juan José Gerardi, l'évêque guatémaltèque assassiné en 1998 par trois militaires pour avoir

publié un rapport sur les violations des droits de l'homme commises par l'armée de son pays. Martyr *de la verdad y la paz*, est-il inscrit en espagnol : martyr de la vérité et de la paix.

Une femme aux cheveux blancs, d'une cinquantaine d'années, prononce l'homélie. Comme ceux des autres, ses vêtements se limitent à l'absolue banalité du quotidien. Un T-shirt bleu, une veste de laine beige, des lunettes, des boucles d'oreilles, un chapelet, toutes les heures, rappelle-t-elle, deux mille personnes meurent de faim dans le monde. Ce sont des chiffres de la FAO, l'organisation des Nations unies chargée de l'alimentation et de l'agriculture. La messe est un banquet, l'Évangile évoque les noces de Cana. Mais personne ne doit être exclu de la fête. «Tant que des gens meurent I...], nous ne serons pas la joie de Dieu. »

Entre alors un garçon, le fou du quartier, qui déambule parmi les fidèles en demandant à haute voix : «Elle est où, maman?... lui avais dit, à maman... Vous avez vu maman?» Personne ne s'étonne, tous l'accompagnent dans son errance avec des regards affectueux, ils écoutent les réflexions sur l'Évangile et les lectures «lu jour. **Nombreux sont ceux qui se lèvent pour prendre la parole.** (Quelqu'un rappelle que dans l'Ancien Testament et au sein des premières communautés chrétiennes, le don de la prophétie était partagé entre les hommes et les femmes.

Vient le moment de **la consécration. Deux femmes s'approchent de l'autel, l'une fait signe de s'agenouiller et, ensemble, elles rompent un pain qu'elles coupent en morceaux et posent dans les corbeilles. Tous se tiennent par la main et récitent le Notre-Père.** On se déplace d'un bout à l'autre de la salle pour échanger le signe de la paix. Il règne une atmosphère amicale. **La communion est le repas en commun des croyants.** Deux files se forment devant l'autel et chacun prend son morceau de pain, le trempe dans le calice de vin et le mange. «Ton premier miracle, Jésus, est un banquet d'amour», dit la prière commune.

Je me souviens d'une mosaïque singulière que j'ai vue dans l'ancienne cathédrale Sainte-Sophie à Kiev. L'autel est une grande table sur laquelle sont représentés deux Christ, l'un tourné à droite pour offrir le pain eucharistique à Pierre, l'autre tourné à gauche pour le donner à Paul. Le Fils de l'Homme embrasse toutes les dimensions de la vie.



Cette fresque est probablement des plus anciennes, le fond rouge laisse penser à une date aux environs de l'an 100. Il ne fait pas de doute que l'épisode représenté soit un repas de Communion les 7 corbeilles de pain et les poissons étant un rappel des multiplications des pains de Jésus. L'ovale des visages, les longs cheveux coiffés, les boucles d'oreilles, les épaules et les seins ne laissent aucun doute que **les personnes qui président ce repas eucharistique sont des femmes.**

Marie Madeleine est faite par le Christ ressuscité «apôtre des apôtres, chargée d'enseigner la parole du Christ à l'assemblée des onze réunis dans la salle haute (Évangile selon Jean 20:1-18). Pourquoi est-ce que ce n'est pas cet exemple donné par le Christ lui-même qui est suivi, plutôt qu'une parole de l'apôtre Paul ?

Junia est saluée par Paul comme une remarquable apôtre, avec son mari Andronicus (Lettre de l'apôtre Paul aux Romains 16:7), Saint Jean Chrysostome, au IVe siècle compte lui aussi explicitement Junia comme faisant partie des apôtres.

Texte à méditer. Bonne Lecture Edmond Savajol

Marco Politi est l'un des meilleurs connaisseurs du Vatican, dont il a été le spécialiste respecté à *La Repubblica* pendant une vingtaine d'années. Éditorialiste à *Il Fatto quotidiano*, il collabore également avec plusieurs chaînes de télévision: ABC, CNN, BBC, RAI, ZDF, France 2. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Jean-Paul II, sur le retour du divin, sur l'église et l'homosexualité. Dans son dernier livre, *Joseph Ratzinger; Crisi di un papato*, il avait prévu la démission de Benoit XVI.

«François parmi les loups» de Marco POLITI , pages 109 à 124 éditions Philippe Rey